

Film d'art PHOCÉA

# LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

— FEUILLETON N° 61 —

DOUZIÈME CHAPITRE

## Son Altesse Fleur-de-Marie !

Par une contradiction bizarre le prince sentait que la tendre affection de madame d'Harville aurait pu seule lui aider à supporter le malheur qui le frappait et il se reprochait cette pensée comme indigne de la rigidité de sa douleur paternelle.

Je partirai sans voir madame d'Harville, répondit Rodolphe. Il — à peu de jours, le lui écrirai la peine que me causait la mort de Fleur-de-Marie... Quand elle saura que Fleur-de-Marie était ma fille... elle comprendra qu'il est de ces douleurs ou plutôt de ces punitions fatales. Ne saut-elle pas d'ailleurs, comme je le sais moi-même, sans presque oser me l'avouer, que notre séparation ne sera pas longue, et qu'un jour prochain...

Un soupir punctua la phrase et la complota.

Discrètement alors, Murph s'élançant laissant Rodolphe songer en paix à certains de ses projets d'avenir qui seuls pouvaient en effet, le consoler de la cruauté des heures présentes.

Aussi bien, peu d'instants plus tard, le prin... devait être quelque peu attaché à ses sombres préoccupations :

Le Chourineur, introduit par Murph se précipitait vers lui :

— Sans reproches, monseigneur, ou monsieur Rodolphe, vous m'avez oublié, déclara-t-il. Bah ! je me suis tiré d'affaire ! L'ennemi que j'en ai fait à la prison, a prouvé que je m'étais volé moi-même. Toi et de même, le Directeur m'a plutôt lavé la tête... Mais il a bien fallu qu'il me relâche.

Le brave garçon parlait avec un enthousiasme joyeux, suivant son habitude.

Lui tendant la main, Rodolphe l'interrogea :

— Et maintenant, Chourineur, tu voudras rester près de moi.

— Dame, monseigneur ! Ousquofé, il arrive que les plus petits peuvent être utiles aux plus grands ! Si cela devait être jamais...

— Je ne dis pas non ! répondit Rodolphe. Tu es été le camarade de journaux, n'est-ce pas ? nous ne devons plus nous séparer...

Ce jour-là à la ferme de Bouqueval, le bonhomme semblait s'être installé et régner à la maison, enfin, dans cette demeure où tant d'années avaient jusqu'alors, crispé tant de cœurs.

Grâce à Rodolphe, madame Georges avait retrouvé son fils, Germain ne se lassait point d'adresser à sa mère, toutes les paroles de tendresse qui gonflaient son cœur soulagé.

À peine sorti de prison, il s'était rendu à la ferme de Bouqueval en compagnie de Rigolotte. Et Rigolotte aussi, croyait avoir retrouvé une mère, car Madame Georges semblait la confondre avec son fils dans sa tendresse maternelle.

— A quand le mariage ? interrogeait-elle.

— Puis ses yeux se levèrent au ciel, pour une muette prière.

— Me voici trop heureuse, murmurait-elle, j'avais perdu un fils, j'ai maintenant trois enfants !

— A la ferme de Bouqueval, en effet, Fleur-de-Marie, quelques instants plus tôt, venait d'arriver accompagnée par la Louve qui, depuis qu'elle avait été transférée chez le docteur Griffon, ne l'avait pas quittée une seconde.

Elle était encore bien faible, Fleur-de-Marie, mais la joie qu'elle éprouvait en cet instant où elle regardait enfin la ferme de Bouqueval, paraissait lui donner des forces factices.

Après d'elle, madame Georges s'empressa :

— Ma pauvre petite !... quel onvraire vous avez vécu ? murmura-t-elle.

— Ah ! madame, répondit Fleur-de-Marie, ma plus grande souffrance était de ne pouvoir apprendre mon sort à moi bienfaiteur et à vous. Quand je me suis sentie mourir, ma dernière pensée a été pour celui que je regardais comme mon Dieu, de même qu'en me sentant renaitre, ma première pensée s'est élevée vers lui !

Fleur-de-Marie s'empara de la main de Mme Georges et l'embrassa filialement.

— Si vous saviez, achevait-elle, l'impatience que j'avais de revenir ici quand enfin le docteur Griffon m'a annoncé que j'étais guérie, que je pouvais partir, j'étais comme folle de joie... n'est-ce pas, la Louve ?

Mais la Louve n'était plus là... Elle avait été rejointe dans le jardin, Martine et elle aussi, la brave fille, elle avait l'impression

\*\*\*\*\*

Adaptation du texte d'Eugène SUE

par M. Marcel Allain

Mise en scène par M. Charles Burguet

\*\*\*\*\*

sion qu'elle attendait enfin au bonheur...

Une heure plus tard, cependant, c'était un bonheur plus grand encore qui devait prendre naissance à la ferme de Bouqueval...

Une chaise de poste stoppait dans la cour, Rodolphe et Murph en descendant. Déjà au devant des arrivants, Rigolotte, la Louve, Martial, François Germain et Madame Georges s'empresaient.

Seule, Fleur-de-Marie, retenue par sa faiblesse encore grande, n'avait pu se précipiter vers celui qui était, cependant, tout pour elle.

— Heureuse mère ! murmurait Rodolphe en saluant madame Georges ! votre bonheur peut seul adoucir un peu ma peine...

— Votre peine, monsieur Rodolphe ?

— Dans un sanglot, le prince avoua :

— Fleur-de-Marie est morte !... Fleur-de-Marie était ma fille !

Ah ! il faut renoncer à dépendre de la scène qui suivit alors.

Suffoquée d'émotion, grisée de joie, Madame Georges trouvait les mots qu'il fallait — les mots prudents... les mots précautionneux... pour arracher le prince à son affreux erreur.

Et de quel cri alors, Rodolphe accueillit la vérité !

Fleur-de-Marie avait été sauvée par la Louve... Gravement malade d'abord, elle était enfin convalescente... Plus, même, elle était là, tout près de lui...

— Ah ! menez-moi près d'elle ? supplia Rodolphe, j'ai hâte.

Mais madame Georges, prudente toujours, se calma :

— Non ! non ! soyez patient encore, monsieur Rodolphe ! Une trop grande joie... une trop vive émotion... lui ferait mal sans doute...

Et c'était dans la salle basse de la ferme, que la réunion de Rodolphe et de sa fille avait lieu enfin.

Comprenant qu'il fallait, à tout prix, ménager l'émotion certaine de Fleur-de-Marie, Rodolphe dominait ses nerfs :

— Ce serait peut-être qu'il lui apprendrait la vérité.

— Vous êtes prêt, monsieur Rodolphe ? interrogeait madame Georges, je puis aller la chercher ?

Un instant plus tard, madame Georges revenait, en effet, ayant à son bras la Goulouise qui, défaillante, devait se laisser tomber sur un fauteuil sans pouvoir, tout de suite, tant était vite son émoi, se jeter aux pieds de son bienfaiteur.

Comme elle était troublée, la Goulouise, comme elle était oppressée !

Enfin, sur un signe de madame Georges qui, accoudée au dossier du fauteuil, était penchée vers Fleur-de-Marie, et tenant une de ses mains dans les siennes, le prince s'approcha doucement de l'autre côté du siège. Plus maître de lui, il dit alors à Fleur-de-Marie, qui tourna vers lui son visage ébaubi :

— Enfin, mon enfant, vous voilà pour jamais réunie à vos amis !... Vous ne les quitterez plus... Il faut surtout maintenant oublier ce que vous avez souffert...

— Oui, mon enfant, le meilleur moyen de nous prouver que vous nous aimez, c'est d'oublier madame Georges, c'est d'oublier ce passé.

— Croyez, monsieur Rodolphe... croyez, madame, que si j'y songeais quelquefois malgré moi, ce serait pour me dire que sans vous... je serais encore bien malheureuse.

— Oui ! mais nous ferons en sorte que vous n'ayez plus ces sombres pensées ; notre tendresse ne vous en laissera pas le temps, ma chère Marie... reprit Rodolphe, car vous savez que je vous ai donné ce nom... à la ferme.

— Oui, monsieur Rodolphe... et madame Georges qui m'avait permis de l'appeler... ma mère... me le permet toujours ?

— Oui, oui, mon enfant... Mais j'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre. Depuis que je vous ai vus... on a fait de grandes découvertes sur... votre naissance ?

— On connaît vos parents... on connaît votre père ?

Rodolphe avait tant de larmes dans la voix en prononçant ces mots que Fleur-de-Marie, très émue, se retourna vivement vers lui : heureusement, il put détourner la tête. Un autre accident semblerait que vin distraire la Goulouise et l'empêcher de trop remarquer l'émotion de son père : se dit le prince, qui ne sortait pas de derrière un rideau, et semblait attentivement regarder le jardin de la ferme, ne put s'empêcher de se mouvoir avec un bruit formidable, car il pleurait comme un enfant.

— Oui, ma chère Marie, se hâta de dire madame Georges, on connaît votre père... il existe...

— Mon père ! s'écria la Goulouise avec une expression qui mit le courage de Rodolphe à une nouvelle épreuve.

— Et un jour... reprit madame Georges, bientôt peut-être, vous le verrez... Ce qui vous étonnera, sans doute, c'est qu'il est d'une haute condition... d'une grande naissance...

— Et ma mère, madame ! la verrai-je ?

— Votre père répondra à votre question, mon enfant... Mais ne serrez-vous pas bien heureux de le voir ?

— Oh ! oui, madame, répondit Fleur-de-Marie en baissant les yeux.

— Combien vous l'aimerez quand vous le connaîtrez !

— De ce jour-là... une nouvelle vie commença pour vous n'est-ce pas, Marie ? ajouta le prince.

— Oh ! non, monsieur Rodolphe, répondit naïvement la Goulouise. Ma nouvelle vie a commencé du jour où vous avez eu la pitié de moi... où vous m'avez envoyé à la ferme.

— Mais votre père... vous chérit-il... dit le prince.

— Je ne le connais pas... et je vous dois tout !... monsieur Rodolphe !

— Ainsi... vous... m'aimiez... autant... plus peut-être que vous n'aimeriez votre père ?

— Je vous bénis et je vous respecte comme Dieu, monsieur Rodolphe, parce que vous avez fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire, répondit la Goulouise avec exaltation, oubliant sa timidité habituelle.

Un silence de quelques secondes succéda aux paroles enthousiastes de Fleur-de-Marie ; l'émotion des acteurs de cette scène était profonde.

— Je vois, mon enfant, reprit Rodolphe, pouvant à peine contenir sa joie, que dans votre cœur, j'ai à peu près pris la place de votre père.

— Ce n'est pas ma faute, m'insinua Rodolphe ! c'est peut-être mal à moi... mais je vous l'ai dit, je vous connais et je ne connais pas mon père !

Elle ajouta en baissant la tête avec confusion :

— Et puis, enfin, vous savez le passé... monsieur Rodolphe et malgré cela vous m'avez comblé de vos bontés ; mais mon père ne le sait pas, lui, ce passé... peut-être regrettera-t-il de m'avoir retrouvée, ajouta la malheureuse enfant en frissonnant, et puis qu'il est, comme le dit madame Georges, d'une grande naissance... sans doute il aura honte... il rougira de moi...

— Rougir de vous !... s'écria Rodolphe en se redressant. Rassurez-vous, pauvre enfant, votre père vous fera une position si brillante, si haute, que les plus grands parmi les grands de ce monde ne vous regarderont désormais qu'avec un profond respect... Rougir de vous ?... non ! non !... Après les reines, auxquelles vous êtes allée par le sang... vous marcherez de pair avec les plus nobles princesses de l'Europe...

— Monseigneur ! s'écrièrent à la fois Murph et madame Georges effrayés de l'exaltation de Rodolphe et de la pâleur croissante de Fleur-de-Marie, qui regardait son père avec stupeur.

— Rougir de toi ?... continua-t-il. Oh ! si j'ai jamais été heureux et fier de mon rang de souverain... c'est parce que j'ai été à ce rang, je puis t'élever autant que tu es abaissée... entendez-vous mon enfant chérie... ma fille adorée ?... Car c'est moi... c'est moi qui suis ton père.

Et le prince, ne pouvant vaincre plus longtemps son émotion, se jeta aux pieds de Fleur-de-Marie, qu'il couvrit de larmes et de caresses.

— Soyez bête, mon Dieu, s'écria Fleur-de-Marie, en joignant les mains. Il était si facile d'avoir un bienfaiteur autant que je l'aimais... C'est mon père !... je pourrais le chérir sans remords !... Soyez bête !

Elle n'acheva pas.

Elle venait de tomber évanouie.

Mais la joie qui la terrassait ne pouvait la blesser vraiment. Le bonheur ne fait jamais de mal !

Deux heures plus tard, s'étant rassasiés d'entretien sa fille et de former avec elle des projets d'avenir, qui étaient des projets de bonheur, Rodolphe prenait congé de ceux qui restaient à la ferme de Bouqueval, s'apprêtait à partir, emmenant Fleur-de-Marie vers ses nouveaux destins d'Altesse Royale.

Derrière eux, ils ne laissaient que des heureux ! Le regard de la Louve ne brillait-il pas d'une flamme ardente ? Rodolphe ne lui avait-il pas promis d'assurer largement son destin, de veiller toujours sur ceux qu'il appelait platement « le jeune ménage marital ».

François Germain contemplant Rigolotte, Madame Georges souriait à la pensée du bonheur de son fils et retenait mal une larme en songeant au départ de Fleur-de-Marie.

Or c'était à cet instant que le vieux curé de Bouqueval, tout souriant, arrivait à la ferme.

Un mot rapide de madame Georges l'avait mis au courant et il s'était précipité, le vieux prêtre. Voilà qu'il s'inclinait très bas devant Fleur-de-Marie :

— Mon enfant, j'ai voulu être le premier à vous saluer des titres auxquels vous avez droit : c'est de tout mon cœur que je vous félicite, désormais, pour le bonheur de Votre Altesse Royale.

Et puis, encore des adieux s'échangeaient, des baisers des « Au revoir »... Enfin le postillon faisait claquer son fouet.

— Route de Gérostein ! ordonnait Rodolphe à haute voix. Plus bas, penché sur Fleur-de-Marie, le prince ajoutait :

— Route du bonheur, ma fille !... Dans un nuage de poussière, bientôt la berline disparaissait...

Hélas, elle tournait déjà au bout de la route, quand le Chourineur se précipitait vers Murph, qui demeurait en France.

J'arrive à l'instant, criait-il, j'arrive trop tard ? c'est Monseigneur qui s'en va ?

Murph calma le chagrin du brave garçon :

— Et non ! Chourineur, vous n'arrivez pas trop tard ! Monseigneur est parti, sans doute, mais il reviendra... Il ne saurait jamais vous oublier !

Et le Chourineur alors, prononçant dans sa simplicité les plus graves des paroles humaines :

— Coucher par terre... manger du pain noir... mais être où il aurait été... je ne demandais pas plus !... C'était trop peut-être ?... Quand on aime il n'y a qu'un bonheur possible... c'est d'être près de ceux qu'on aime.

Tous ceux qui se trouvaient encore à la ferme de Bouqueval frissonnèrent en entendant le Chourineur...

Ah ! n'avait-il pas raison ?... N'avaient-

# LA MODE

## Les Petites Vestes et les Gilets



1. Paletot en duvetyne « feuille morte ». Soutache et garniture de loutre.



3. à gauche, Gilet en crêpe gris soutaché de noir. à droite, Gilet de velours imprimé. Col pourpre.

les clous d'acier, même, ont retrouvé un regain de succès et leur éclat métallique apparaît sur plus d'un petit veston. Il en est de même de la soutache dont la vogue s'est accrue jusqu'aux paletots courts. On l'emploie de mille façons jolies. Que réver de plus élégant et de plus pratique

Notre deuxième modèle indique la façon dont on peut la poser. Ce vêtement de velours noir d'aspect très riche lorsqu'il est fourré de petit-gris, n'est pas moins élégant avec son col châle, ses parements en entonnoir, et sa basque en peluche de soie ou en laine grattée grise.

Un titre documentaire, car leur prix est inaccessible, je vous signalerai l'apparition des petites vestes en peau de chèvre toutes doublées de fourrure. De rares élégantes portent des « grotteurs » en chevreau souple, bordé de fourrures ; le chapeau se fait assorti. On voit aussi des vestons de peau de chamois, s'ornant d'application de peau de couleurs différentes.

Avec ces vestes nouvelles, les gilets se voient portés à nouveau en triomphe ; toutes étoffes de n'importe quel coloris peuvent être utilisées à leur confection ; de coupe tout à fait élémentaire, ils se doublent le plus souvent dans le dos. On peut les combiner assez chaudement en les doublant d'un lainage quelconque. Ils auront à nos yeux un caractère des plus pratiques si nous leur mettons des manchettes, fissent-elles en un tissu très différent de celui du gilet. Celui-ci sera très nouveau s'il est en velours, en gros lainage rayé ou quadrillé, soutaché ou brodé, en frezcaline quadrillée.

En voici deux charmants ; le premier, en crêpe de laine gris doublé, est soutaché de noir ; l'autre, une jaquette de style se fait en velours imprimé à fond rouge ; un col châle de velours pourpre, en fait tout le chic.

L'exécution facile, ces gilets sont le complément indispensable des petites vestes.

Cousine MADELEINE.



2. Petite veste en velours noir. Garniture de peluche grise.



4. à gauche, Gilet en crêpe gris soutaché de noir. à droite, Gilet de velours imprimé. Col pourpre.

ils pas tous été torturés par les souffrances qu'ils avaient subies ?... leurs joies ne naissent-elles pas de leur réunion ?...

— FIN —

Le deuxième épisode est projeté à Lille au CINEMA PRINTANIA, rue d'Amiens et au PALACE CINEMA, rue d'Éna.

# LA MUSIQUE DANS LA RÉGION

## La Mégère Apprivoisée

Cette comédie lyrique de Ch. Silver a été représentée au Théâtre de Tourcoing

Parmi nos scènes régionales les plus renommées, le Théâtre de Tourcoing, régi par un directeur avisé autant qu'artiste, M. Santarra, s'inscrit en toute première ligne.

Dernièrement, une œuvre musicale d'avant-garde : « Romanitza », était créée en ce joli théâtre. Et hier, le dimanche 14 janvier, « La Mégère Apprivoisée », comédie lyrique, créée le 20 janvier 1922, sur la scène de l'Opéra de Paris, était représentée de remarquable façon à Tourcoing, par les soins de M. Santarra. En vérité, il s'accomplissait en cette heureuse ville, un travail qui vaut d'être signalé.

L'interprétation de la « Mégère Apprivoisée » comprenait notamment Mlle C. Varnier, dans le rôle de « Catharina », MM. Dangès dans celui de « Petruchio », Janssens (Baptista), Ivonny (Gremio), etc...

À Paris, l'interprétation comprenait : Mme Marthe Chenal dans « Catharina », MM. Houberly dans « Baptista », Rouard dans « Petruchio », MM. G. Dubois (Biondello) Ernest (Gremio) et Mme M. Monzy (Bianca), etc...

À l'Opéra, l'œuvre, fort vaillamment défendue, très bien mise au point, emporte également les faveurs du public.

### Le sens de l'œuvre

C'est une chose amusante au possible que la « Mégère Apprivoisée » et qui tend à prouver qu'en amour, pour dresser sa femme, force et rage font plus que douceur ni longueur de temps ; selon le mot du bonhomme La Fontaine, l'œuvre comporte quelques airs à effet, très propres à faire valoir le talent vocal de leurs interprètes. Citons principalement l'air de « Catharina », au 4<sup>e</sup> acte : « Ce voyage, je m'en souviendrai » où Marthe Chenal fut incomparable.

Thomas Salignac, dans le magazine « Lyrica », écrit de cette brillante cantatrice, à propos de la « Mégère Apprivoisée » : On ne saurait rêver interprétation plus complète, plus totale dans tous ses éléments. Les



Mlle Marthe CHÉNAL. Créatrice du rôle de « Catharina » à l'Opéra de Paris

physique, je n'en parle que pour mémoire, tout le monde le connaît, il est admirable, et Chenal lui doit sans conteste une partie de son renom. Le rôle de Catharina est écrit dans la tessiture la plus favorable à sa voix et son timbre pénétrent se développe avec aisance à travers les sonorités orchestrales, nous apportant, grâce à une excellente articulation, la plus grande partie du texte, et ceci n'est pas un mince éloge.

Th. Salignac conclut : Aucune autre artiste actuelle ne saurait, en vérité, réaliser une aussi admirable interprétation.

Certes, Mlle C. Varnier ne pouvait lutter contre l'illustre créatrice du rôle. Néanmoins, elle nous donna du personnage de Catharina, une interprétation vivante et chantée le rôle d'une voix agréablement sonore et veloutée. Il serait injuste d'exiger mieux en province.

M. Santarra fit bien de nous révéler cette œuvre qui contient de ravissantes mélodies, très chantantes, très agréables à l'audition et fort justes d'expression. Cette musique est bourrée de jolies choses, la fin du second acte est particulièrement enjouée.

Au résumé, « La Mégère Apprivoisée » est une œuvre destinée à faire partie du répertoire de tous les Théâtres de province.

Sur la scène somptueuse du Nouveau Théâtre de Lille, elle fut merveilleuse. Nous la signalons au futur directeur de ce Théâtre.

Félicitations à M. Santarra qui nous en donna le premier.

V. B.NGGHE.

FEUILLETON DU 21 JANVIER 1923 N° 71

# La Maison du Mystère

GRAND ROMAN D'AVENTURES ET D'AMOUR

PAR JULES MARY

Adapté à l'écran par la firme ECLIPSE

PREMIÈRE PARTIE

## A l'étang du Pré-Noir

Il ne fut plus question de Villandrit entre eux.

Seulement Corradin, l'esprit en éveil, resta plus que jamais sur le qui-vive.

IX

### LA TRAHISON

Deux jours après, en revenant de faire un tour de chasse, son fusil sur le dos, pensif, le front courbé, à la nuit tombante, quelque chose de blanc et de mou, que son pied écrasa près de la clôture.

Il allait passer sans prendre garde, mais il se retourna.

Il ramassa un petit paquet de cuir blanc, défilait et léger, entouré de flocons de laine, comme des flocons de neige, et enroulé d'un ruban de couleur rose.

Un soulier de la poupée d. Christiane. Echéoué là, tout contre le treillage de bois de fer qui entourait la clôture.

Alors, et soudainement, Corradin entrevit la vérité... Comme la nuit était venue tout à fait et qu'il ne craignait pas d'être surpris, il enjamba la clôture, et, s'écoula jusqu'au bord du puis, essaya d'en distinguer le fond. Ne pouvant rien voir, il essaya d'entendre... Rien... Mais si Villandrit était là, il se défilait...

Il se hasarda à appeler, voix retenue, mais distincte :

— Julien... N'ais pas peur... C'est moi Corradin...

Aucune réponse ne monta des profondeurs... Mais il s'imaginait toutefois qu'un peu de vie s'était manifesté au fond... tranquillement, pierrailles remuées...

Aux Bassees-Bruyères, il s'avait trouver, dans le vestibule, la voiture de la poupée. En effet, elle était là, sous une canopée de vieilles armoes. Corradin retourna les petits draps du lit précieusement bordés et fit, du même coup, tomber de menus débris de pain séché, rassis, durci, datant de plusieurs jours.

Il pensa :

— Voilà le véhicule qui sert au ravitaillement...

Ainsi prévenu, il n'eut pas de peine à découvrir le récepteur de joie.

Le lendemain au soir, il surprenait l'enfant dans son mieux pénétrant.

Il garda pour lui son secret. Seulement, il se dit que Régine devait travailler à faire évader son mari et qu'il n'y avait pas une minute à perdre s'il voulait empêcher cette évasion.

Deux jours s'écoulèrent encore...

Depuis la veille, Régine avait quitté les Bassees-Bruyères, prétextant un voyage à Paris. Corradin lisait clairement dans son jeu.

« Elle reviendra de Paris avec une voiture, des vêtements, un dérisoirement, à tout ce qu'il faudra pour aider Julien... »

« Ce sera cette prochaine nuit ou l'autre... »

Il ne se trompait pas, et ce fut, en effet, la nuit suivante...

À onze heures du soir, une carriole attelée d'un assez bon cheval, et conduite par un cocher d'aspect jeune et frêle, dont on ne voyait pas le visage sous un chapeau aux larges bords rabattus d'arête dans le chemin de la citerne. Le cocher s'avancera près du bord, se pencha et, trois fois de suite, appela — et sa voix tremblait bien fort :

— Julien ! Julien ! Julien !

En même temps — s'il frappait trois fois dans ses mains.

Puis il recula et attendit.

Il y eut, dans l'intérieur, des raslements contre les parois et une tête émergée, puis des épaules, puis Villandrit parut, étreignant Régine dans ses bras.

Et il lui redisaient dans son étreinte :

— Quoi qu'il arrive, souviens-toi que je suis innocent... Et garde-toi pour moi, car je te reviendrai...

Elle l'entraîna vers la carriole, haletante, éperdue de joie.

« Viens, viens, je te conduirai où tu voudras... Et je ramènerai la voiture... Tu y trouveras des vêtements, tout ce qu'il faut... Hâtons-nous !... »

Déjà elle avait franchi d'un bond léger le marchepied, avait saisi les guides et Julien s'apprêtait à en faire autant lorsque, tout autour d'eux, les buissons semblaient s'animer et ils furent entourés par des gardarmes et des inspecteurs de police.

— Perdu ! murmura Villandrit.

— Qui donc nous a trahis ? disait Régine avec un regard désespéré, et se tournant vers Julien... quel est le misérable... Sa colère s'éleva dans des sanglots bruyants.

Il fallut l'arracher des bras de son mari... Alors, pendant que le cortège s'en allait, elle se laissa tomber dans l'herbe mouillée par la rosée nocturne et long-temps, longtemps, elle resta là, anéantie, n'ayant plus ni sanglots ni larmes...

Quand elle se releva, elle fut effrayée de voir auprès d'elle un homme dont la silhouette se confondait avec la nuit et qui, immobile, la regardait.

« Au geste qu'elle fit l'homme devina son effort.

— N'ayez aucune crainte, Régine... Je viens d'être prévenu de notre grand malheur et j'accourrais auprès de vous... pour vous rappeler mon affection profonde et vous dire que vous... et Christiane... vous ne resterez pas seules, abandonnées... »

Elle tendit, sans répondre, sa main à Corradin.

Et elle était si faible qu'elle fut obligée, pour rentrer de s'appuyer sur son bras.

Dans le trajet, il n'osa lui parler... Mé-

ma — il le sentait — des paroles banales de consolation eussent été un outrage à cette immense douleur.

Elle, pourtant, murmura certains mots, à plusieurs reprises, au moment où ils arrivaient :

— Trahis... Par qui ?... Pourquoi ?... Ah ! le lâche ! le lâche !

— Plus tard, Régine, dit-il doucement, plus tard, nous chercherons ensemble !...

X

### RUDEBERG CONTRE CORRADIN

Corradin se savait aux mains de Rudeberg et il était surpris que le bûcheron n'eût fait aucune démarche pour lui imposer des dures combinaisons de son silence.

— A quoi pense-t-il ? Et surtout que voudra-t-il ?

Le misérable avait peur de ce vagabond. Il le fuyait.

Il était, du reste, hanté par une idée fixe, celle de lui échapper, de desserrer cette étreinte qui, un jour ou l'autre, pourrait devenir insupportable et l'emprisonnerait sûrement sa vie ; sortir de cet esclavage et respirer librement.

Assurément, il avait devant lui un ennemi qui saurait tout prévoir, rusé, patient, à l'intelligence déliée. Le moyen le plus simple, radical, eût été de le supprimer. Il l'avait tenté. Il n'avait pas réussi. À présent Rudeberg était en éveil et il avait dû prendre contre Corradin de telles précautions que sa mort précéderait le châtiement du meurtrier au lieu de lui apporter le salut. L'autre moyen, c'était de s'emparer de sa vie et de la détruire, c'était de découvrir la cachette où Rudeberg l'avait mis à l'abri. Là aussi Corradin avait échoué, mais dans cette lutte qui commençait, il n'avait pas dit son dernier mot.

Rusés contre rusés et pièges contre pièges, il fallait jouer au plus fin.

Rudeberg avait repris des habitudes régulières de travail.

Du matin au soir, sa cognée retentissait dans le bois. Il ne quittait plus ses compagnons forestiers et même, depuis l'assassinat de Marjory, il semblait avoir abandonné la vente de ses photographies.

Comme les camarades lui en faisaient la remarque, il répondait, énigmatique :

— Plus besoin... Et même, bientôt, je n'aurai plus besoin de travailler.

— Tu as donc fait un héritage ?

— Mieux que cela... j'ai découvert une mine d'or dans la forêt...

On riait. Il laissait rire et on cognait de plus belle contre les troncs.

Nuit et jour, pendant toutes les heures que Corradin ne consacrait pas à la fabrication — car on avait dû remettre les métiers en marche malgré la catastrophe — il surveillait les allées et venues de Rudeberg, guettant l'occasion propice.

Il passa des nuits entières aux environs de l'auberge où le bûcheron s'était réfugié avec son fils, après l'incendie de la mesure.

Des nuits entières autour des ruines noircies de la cabane, dans l'espoir qu'il surprendrait le secret de Rudeberg.

Heure par heure, il aurait pu rétablir l'existence du bûcheron.

Rudeberg ne se doutait de rien.

Seulement, quand par hasard il se trouvait sur le passage du directeur, il était poliment sa casquette et le saluait, exagérant sa politesse avec un sourire narquois.

(A suivre.)

LA MAISON DU MYSTÈRE sera projetée dans tous les cinémas de la région. (Film Eclipse.)